



Le plurilinguisme et la recherche linguistique : L'exemple du tchéchène

Françoise Guerin

► **To cite this version:**

Françoise Guerin. Le plurilinguisme et la recherche linguistique : L'exemple du tchéchène. 2008. <artxibo-00343538>

HAL Id: artxibo-00343538

<https://artxiker.ccsd.cnrs.fr/artxibo-00343538>

Submitted on 1 Dec 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le plurilinguisme et la recherche linguistique :

L'exemple du tchéchène

D'un point de vue théorique, le plurilinguisme s'inscrit pleinement dans la synchronie dynamique. Attaché à décrire la réalité des faits langagiers, le descripteur de langue s'aperçoit très vite que les usages sont variés et que s'il existe un noyau stable, toute langue présente en pleine synchronie une zone instable, une zone de variations. L'un des facteurs de la variation est à chercher dans les contacts de langues. Ainsi les typologies des situations plurilingues « n'ont de valeur, (...), que si les faits y sont envisagés dans leur dynamique » (Martinet, 1982 : 100). Du contact naît l'imitation et l'imitation fait naître la convergence linguistique explique Martinet (Martinet, 1953 traduction Tabouret-Keller, 2001 : 32), cette convergence favorise les variations qui deviendront les changements de demain.

Dans une société plurilingue, l'équilibre structural de chacune des langues est en permanence remis en cause. Le plurilinguisme est un fauteur de troubles dans le sens où il hiérarchise les langues en présence et impose une répartition fonctionnelle des usages linguistiques ainsi que l'a schématisé dans son modèle diglossique le linguiste américain Ferguson. Le plurilinguisme collectif n'est jamais égalitaire, il impose que l'une des langues ait un statut plus prestigieux que les autres, occupant ainsi les fonctions hautes reléguant inéluctablement les autres langues aux fonctions basses. « Les tensions sont donc fortes entraînant une constante compétition entre les langues » tant au plan linguistique qu'au plan culturel et identitaire. Car même d'un point de vue strictement linguistique, conformément à la loi du moindre effort, un locuteur plurilingue « trouvera plus facile, plus économique de faire usage dans n'importe quelle situation des mêmes unités, des mêmes structures grammaticales, et inconsciemment va faciliter la convergence » (Martinet, 1982 :), celle-ci, si elle est poussée à son maximum aboutira à la suppression de la langue la moins utilisée. Il faut noter que « cette tendance à réduire puis à éliminer est, [pour Martinet] un trait général et permanent des situations bilingues » ou plurilingues.

Le plurilinguisme en Tchétchénie

La communauté linguistique tchéchène est caractérisée par un plurilinguisme déséquilibré. Elle offre une situation où le russe, langue véhiculaire, domine incontestablement dans de très nombreuses situations de communication. Le tchéchène, langue vernaculaire est parlée essentiellement en Tchétchénie, au travers des membres de sa diaspora dans divers pays du Moyen Orient et depuis peu dans de nombreux pays d'Europe.

La Tchétchénie située dans le Caucase du Nord compte un peu plus d'un million de locuteurs selon le chiffre officiel du recensement russe de 2002, l'Unesco donne un chiffre légèrement moins élevé et parle de 899 mille habitants dont 733 mille seraient bilingues russe/tchétchène, ces deux langues ayant le statut de langues officielles. Ces chiffres qui montrent une belle vitalité du tchétchène masquent ou plutôt déforment la réalité car ils ne renseignent pas sur les compétences réelles des locuteurs sur les langues qu'ils estiment parler. Les chiffres ne nous disent rien du degré d'acquisition de chacune des langues en présence. Ils ne disent pas non plus si en se déclarant bilingue on affirme que l'on comprend et que l'on parle les deux langues ou bien que l'on comprend les deux langues mais qu'on n'en parle vraiment qu'une seule.

Or, en ce qui concerne le tchétchène, il est avéré que pendant une bonne trentaine d'année, d'environ 1960 à 1990, la transmission du tchétchène, en milieu urbain, a été pratiquement stoppée. C'était la volonté des parents de ne plus utiliser le tchétchène comme langue de communication à la maison, parmi les raisons invoquées la première était qu'en privilégiant le russe on augmentait les chances de réussite professionnelle des enfants. Un autre facteur important dans l'abandon de la transmission fut l'entrée massive des femmes dans le monde du travail, les contraignant à placer très tôt leurs enfants en crèche, structure d'état dans laquelle tout le personnel parlait russe. La majorité des jeunes urbains étaient des locuteurs passifs, ils comprenaient leur langue maternelle mais ne la parlaient pas. L'école primaire se faisait exclusivement en russe, au lycée il était possible mais non obligatoire de suivre des cours de tchétchène en tant que langue étrangère, matière vite abandonnée puisqu'à l'université tous les enseignements se faisaient en russe et aucun ne portait sur le tchétchène. Le russe étant présent dans toutes les situations formelles de la vie politique, administrative, économique et culturelle, le tchétchène ne s'exprimait plus que dans des situations très privées, dans le cadre familial ou entre amis suivant les générations. La grande majorité des Tchétchènes est analphabète, elle ne sait ni lire ni écrire le tchétchène. A l'aube du XXIème siècle, le tchétchène était une langue minoritaire, entrant dans un lent processus de disparition.

La situation s'inverse brusquement avec la guerre qui, à partir de 1994, oppose les Tchétchènes aux Russes. Ce conflit qui n'a pas cessé, a redynamisé la langue tchétchène devenue aux yeux de ces locuteurs une marque identitaire très forte. La revitalisation de cette langue devient un symbole de l'identité culturelle, le symbole du nationalisme, le symbole de la lutte contre l'opresseur. Les locuteurs passifs se réapproprient leur langue maternelle, le phénomène est visible puisque les étudiants, locuteurs passifs par excellence, communiquent

entre eux à l'université en tchéchène en signe de résistance. La transmission intergénérationnelle reprend. La situation plurilingue en Tchétchénie a évolué, elle est un peu moins déséquilibrée qu'avant 94 bien que le russe reste la langue du pouvoir, de l'économie, le tchéchène a retrouvé aux yeux de ses locuteurs un plus grand prestige, il est devenu la langue de la résistance, la langue identitaire, la langue de la culture.

Toutefois la politique de « tchéchénisation » du pays voulut par les indépendantistes marquée, entre autres, par la volonté de faire du tchéchène la langue de l'enseignement n'a pu se réaliser. Le manque de moyens, la poursuite du conflit et la mise en place d'un gouvernement pro-russe a mis un sérieux coup de frein à l'ensemble des réformes linguistiques. Le projet n'est pas complètement abandonné et dernièrement sur le site internet du gouvernement tchéchène un article indiquait qu'un grand chantier d'élaboration d'un dictionnaire tchéchène était à l'étude et un autre article annonçait victorieusement la publication du premier manuel de mathématique en tchéchène grâce à l'aide de la République Tchèque.

Elaboration d'une grammaire

Ainsi que le soulignait très justement Christos Clairis, dans son article *Dynamique linguistique et description grammaticale* (1999 : 141) « une langue nationale devenant un facteur de cohésion et de construction identitaire a besoin de grammaires pour atteindre son objectif ». Une grammaire lui permet de codifier la langue pour qu'elle puisse être mise au service de la nation en tant qu'instrument politique, administratif et économique, c'est-à-dire lui permettant d'accéder à toutes les fonctions hautes.

Les quelques grammaires du tchéchène publiées à Grozny au cours du XX^{ème} siècle, sont toutes de taille modeste, rédigées en russe et abordent la langue de façon très traditionnelle. Elles adoptent toutes le même schéma de présentation : les premières pages sont consacrées à la phonétique, puis l'essentiel de l'ouvrage traite de la morphologie avec les inévitables et innombrables tableaux de déclinaisons et de conjugaison. Enfin, quelques pages en fin d'ouvrage traitent sommairement de la syntaxe.

Répondant à la demande pressante de revitalisation du tchéchène, le linguiste Arbi Vagapov publie en 2003 un ouvrage en russe, qui se veut à la fois manuel d'apprentissage et grammaire, mais il n'innove ni sur la forme ni sur le fond. Il garde la même structure que les anciennes grammaires et traite les différentes notions dans la même proportion, la morphologie est prépondérante, la syntaxe inexistante. Le mérite de ce livre est d'illustrer les leçons par de nombreux exemples qui se présentent sous diverses formes : syntagmes, phrases

et textes. C'est un progrès considérable car les grammaires antérieures ne donnaient que très rarement des phrases d'exemples privilégiant les listes de termes.

L'apport d'un nouveau modèle de grammaire établi selon les principes de la linguistique fonctionnelle comblera un vide si elle voit le jour. En tant que grammaire, elle se doit de donner l'éventail le plus large des possibilités d'exprimer un message en indiquant les usages les plus fréquents. En d'autres termes, elle doit rendre compte de la variation en donnant une plus large place à l'oral qu'à l'écrit. La conception de cette grammaire est descriptive puisqu'aucun jugement de valeur n'est porté sur les énoncés qui permettent la communication, seule l'explication des constructions est envisagée. Elle doit positionner la syntaxe au cœur de sa problématique et faire de la morphologie un chapitre périphérique. La grammaire ne doit pas figer la langue dans un état uniforme en vertu d'une norme académique mais reconnaît une pluralité d'usages liés aux contextes sociaux multiformes.

Dans cette société, où l'impact de la norme explicite donnée par les grammaires est quasi inexistante du fait de leur diffusion intimiste, le repérage des usages standards par rapport aux usages déviants n'est pas aisé d'autant plus qu'il est impossible d'aller sur le terrain pour mener une enquête à grande échelle.

Ne pouvant et pour cause aller travailler en Tchétchénie, j'étudie le tchétchène auprès des réfugiés qui sont installés provisoirement ou définitivement en France. Sur 6 informateurs, trois sont des femmes âgées de 20 à 40 ans, et les 3 autres sont des hommes, dont l'âge varie de cinquante à soixante-dix ans. Tous sont originaires de Grozny la capitale, tous ont fait des études supérieures et tous ont un excellent niveau en français, c'est leur troisième langue, ils l'ont apprise à l'université. Quatre ont des enfants scolarisés en France.

Les locuteurs les plus compétents en tchétchène sont les trois hommes mais ils ont tous éprouvé à un moment ou à un autre de nos entretiens, des difficultés à exprimer dans leur langue certains concepts ou même certains termes usuels. Spontanément, ils les expriment en russe et doivent fournir un réel effort pour les retrouver ou non dans leur langue maternelle. Au niveau phonétique, ils réalisent tous le son [f] qui n'existe pas en tchétchène en tant que phonème et qui pendant longtemps avait été réalisé [p] qui est le phonème le plus proche, l'influence du russe est telle qu'aujourd'hui ils n'ont plus aucune difficulté pour produire le son [f] dans les termes empruntés au russe ou à d'autres langues. On constate également la perte de l'opposition de longueur au niveau des voyelles, longueur non pertinente en russe.

Les jeunes femmes qui me servent d'informatrices font parties de cette génération qui n'a pas ou peu été baignée dans la langue tchétchène. L'une va même jusqu'à considérer le

russe comme sa langue maternelle. Ses locutrices longtemps passives sont devenues par la force des événements des locutrices actives ou semi-actives. Lorsque leurs productions sont soumises aux Tchétchènes plus âgés certaines phrases sont immédiatement refusées comme étant fautives. La sanction est souvent accompagnée de ces paroles : « ce sont les étrangers qui parlent comme ça ». Cela confirme ce que l'on savait déjà, tout locuteur « ne parle pas sans se référer à une norme ou du moins sans se poser implicitement ou explicitement des questions à son sujet » et qu'une norme implicite est tout aussi prégnante qu'une norme explicite (Nicolai, 1988 : 7).

La norme implicite est définie par le sociolinguiste Robert Nicolai, comme « un ensemble de représentations décontextualisées qui évalue l'écart, la différence par rapport à une représentation posée ». La norme implicite, faisant rarement l'objet d'une réflexion consciente, a malgré tout un poids très lourd. Elle n'incite pas pour l'instant à la « purification linguistique » qui conduit certaines sociétés à bannir de leur langue toutes les unités lexicales qui ont été empruntées à la langue rivale. Bien que dans ce cas précis il y a refus de voir des structures russes entrer dans la langue tchétchène. Les erreurs commises le plus fréquemment par les jeunes locuteurs concernent des points très précis, d'un point de vue morphologique il y a confusion dans l'emploi des classificateurs qui n'existent pas en russe, d'un point de vue syntaxique ils éprouvent une réelle difficulté à produire des phrases correspondant à nos propositions relatives et ils calquent la construction accusative du russe au détriment de la construction ergative dans certaines structures particulières du tchétchène. La norme implicite est un frein au changement, mais malgré les réticences des anciens face à ce type de production, il est important que la grammaire les prenne en compte en précisant de quel usage spécifique il s'agit. Ces productions fautives contiennent les germes d'une évolution possible de cette langue dans la mesure où elles sont représentatives de mon échantillonnage, elles représentent également un état réel de la langue dans un temps donné pour toute une fange de la population.

Une difficulté d'un autre ordre vient se greffer qui pourrait sembler dérisoire mais qui dans cette situation très particulière devient un enjeu politique. Quelle graphie utiliser pour transcrire leurs productions orales ?

Les révolutionnaires russes de 1917 mirent en place « une politique de territorialisation linguistique fondée sur la reconnaissance d'un aussi grand nombre de langues " nationales " qu'il fût possible de promouvoir ou de créer artificiellement, l'objectif étant de « neutraliser par le morcellement les aspirations unitaires » » (Pierré-Caps). La jeune Région

Autonome de Tchétchénie fut donc créée en 1922 et c'est en 1925 que l'on dota le tchéchéne d'une graphie latine à la place de l'alphabet arabe que l'on enseignait alors dans les écoles religieuses. La religion musulmane comme toutes les autres religions furent proscrites et les lettrés qui étaient principalement des religieux furent chassés ou emprisonnés.

Plus qu'un choix de système graphique, ce changement de l'alphabet arabe à l'alphabet latin et non cyrillique est significatif d'un changement sociopolitique. Effectivement, dans le contexte de l'époque, l'alphabet latin était perçu comme plus neutre politiquement que l'alphabet cyrillique qui était, lui, historiquement lié, pour les peuples du Caucase, à la politique russificatrice du gouvernement tsariste, mais l'argument le plus fort en faveur de l'alphabet latin était qu'il était vu comme international car l'on « demeurait encore convaincu que le triomphe de la révolution mondiale et l'avènement de l'état universel des ouvriers et des paysans adopterait rapidement un alphabet universel » (Simonato).

La latinisation de la graphie tchéchéne durera 13 ans puisque c'est en 1938 répondant à un besoin pressant de russification de la part du pouvoir soviétique que l'adoption du cyrillique pour écrire le tchéchéne est promulguée. « Selon l'idéologie officielle, c'est seulement par la généralisation [de l'alphabet cyrillique] que les langues dites d' "écriture récente" peuvent accéder à une réelle dignité, car c'est lui qui note le russe, langue de la société socialiste » (Claude Hagège).

- L'adaptation du tchéchéne à l'alphabet cyrillique va remplir une double fonction : favoriser « la pénétration des mots de la langue qui s'écrit à l'aide de ce système, [et par conséquent] (...) »
- « la normalisation du lexique sur la base de ces apports nouveaux » (Hagège 1992 : 262).

Des quelques années pendant lesquelles le tchéchéne s'est écrit en alphabet arabe puis latin il ne reste pratiquement rien, tous les livres ayant été brûlés par les troupes russes lors de la déportation des peuples du Caucase de 1944 à 1957. L'ensemble de la littérature et de la poésie tchéchéne dont on a gardé trace est écrite en cyrillique. Ce ne fut donc pas une surprise lorsqu'en 1991 le gouvernement indépendantiste de Djokhar Doudaïev proclame dans la constitution de la nouvelle République d'Ichkerie que le tchéchéne est la langue nationale et que le russe est la langue de communication internationale et en 1992 c'est le retour à une graphie latine pour écrire le tchéchéne qui est adoptée.

Il semble bien que la promotion de la langue « nationale » soit inséparable du changement d'alphabet, ainsi le Tadjikistan a décidé d'adopter officiellement, en 1992,

l'alphabet arabo-persan comme support de sa propre langue proche du persan, en Ouzbékistan, au Turkménistan et en Azerbaïdjan, c'est l'alphabet latin qui a été choisi. Pour le Tatarstan, qui tout en appartenant à la Fédération de Russie jouit d'une relativement grande autonomie, a proclamé en 1992 selon le principe de la "souveraineté linguistique" défini comme « *l'ensemble des droits des peuples et de l'individu de sauvegarder et de développer pleinement sa langue maternelle, d'être libre de choisir et d'utiliser les langues de communication* » l'égalité d'usage des langues tatar et russe, en leur qualité de langues officielles. Conformément à cette loi, l'enseignement paritaire des langues tatar et russe a été mise en place dans toutes les écoles (à l'exception de l'enseignement supérieur). Dès 1997, une commission est chargée de travailler sur le retour à la graphie latine qui avait été la leur avant la graphie cyrillique. Le Tatarstan est le premier parmi la population non-slave de la Russie à adopter en 2000 la loi sur l'alphabet latin. Mais en 2002, une loi fédérale impose pour toutes les langues officielles l'utilisation du cyrillique. Les députés Tatars n'ont alors de cesse de contester cette loi mais, en 2004, la cour constitutionnelle de Russie interdit le passage de la langue tatar à l'alphabet latin arguant que « Le passage de l'alphabet cyrillique à l'alphabet latin restreindra les droits constitutionnels de plusieurs générations de locuteurs de la langue tatar de participer à la vie culturelle », ou encore en justifiant cette décision par la réception d'un certain nombre de lettres des « *Tatars résidant en dehors de leur lieu d'origine historique, qui témoignent de l'incompréhension des raisons du passage de l'écriture tatar à l'alphabet latin* ».

La situation en Tchétchénie est identique, dès le renversement du gouvernement indépendantiste, il fut interdit d'utiliser l'alphabet latin pour écrire le tchétchène.

Pour mes informateurs, il serait juste que j'écrive leur langue en alphabet latin puisque ils se sont battus pour cela mais alors qui sera capable de le lire si la politique de cyrilisation se poursuit dans cette partie du monde ? Comment justifier l'usage de cette graphie alors que les exemples pris à la littérature sont écrits en cyrillique ?

Le plurilinguisme est une chance lorsqu'il est choisi, assumé comme étant une ouverture vers les autres, malheureusement le plurilinguisme collectif égalitaire est rare et est trop souvent lié à la répression et à l'oppression. C'est en dénonçant ces situations, comme je viens de le faire avec l'exemple de la Tchétchénie, que les gens prendront peut être conscience que le respect et la dignité de l'autre commence avec le respect de sa langue.

SIMONATO KOKOCHKINA, Elena, KOKOCHKINA, Irina, *Latiniser l'écriture russe : un projet plus que linguistique*

PIERRÉ-CAPS, Stéphane, *Le statut constitutionnel de la langue nationale et/ou officielle étude de droit comparé*

HAGEGE, Claude, 1992, *Le Souffle de la langue. Voies et destins des parlers d'Europe*, Paris, Odile Jacob,